

Repères du paysage lanaudois

Bernard-F. Clavel et Carol Roy

Numéro 43, printemps 1989

Lanaudière

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/18523ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Continuité

ISSN

0714-9476 (imprimé)

1923-2543 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Clavel, B.-F. & Roy, C. (1989). Repères du paysage lanaudois. *Continuité*, (43), 22–27.

REPÈRES DU PAYSAGE LANAUDOIS

par Bernard-F. Clavel
et Carol Roy

*L'apport original
de Lanaudière
à l'architecture québécoise.*

Le paysage architectural de Lanaudière est aussi varié que sa géographie. Si on peut y retrouver la majorité des facettes du patrimoine bâti du Québec, la région n'en présente pas moins d'intéressantes particularités.

Ainsi la concentration de «maisons-blocs» dans la Municipalité régionale du comté de Montcalm apporte à l'architecture domestique un modèle particulier d'habitat rural. Ces ensembles, tout comme les séchoirs à tabac de la MRC de Joliette, singularisent l'architecture agricole. L'île des Moulins de Terrebonne est au Québec l'un des sites les plus importants évoquant l'ère pré-industrielle. L'héritage seigneurial est illustré par le manoir de Mascouche, qui démontre en outre comment l'évolution des besoins de chaque époque parvient à modifier un ensemble architectural. La maison provinciale des clercs de Saint-Viateur à Joliette enrichit l'architecture institutionnelle par son style inusité. Finalement, l'église Sainte-Geneviève de Berthierville, un des joyaux du Québec, et la chapelle Cuthbert, premier temple protestant édifié au Québec, figurent parmi les grandes contributions à l'architecture religieuse québécoise.

LA «MAISON-BLOC»

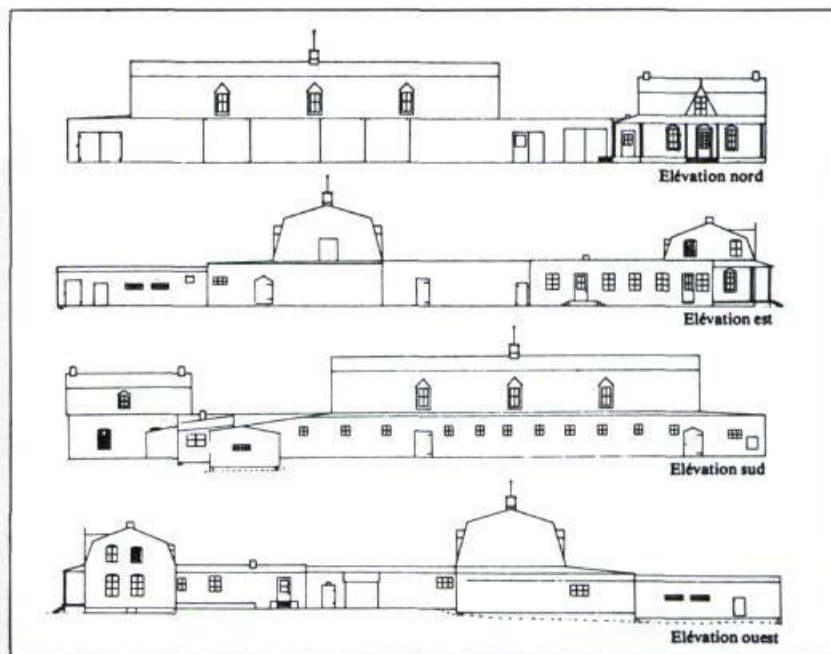
La «maison-bloc», dite aussi «en enfilade», se définit comme un ensemble architectural englobant les fonctions résidentielle et agricole dans une juxtaposition de bâtiments. Avec ce type d'organisation, il est possible de circuler d'un bâtiment à l'autre sans avoir à affronter les intempéries. Pour des raisons de salubrité, et du fait que pour ce genre de construction les incendies étaient particulièrement dévastateurs, la maison-bloc n'eut pas beaucoup de succès au Québec. Lanaudière fit cependant exception et en compte encore plusieurs exemples, principalement dans les villages de Saint-Esprit, Saint-Alexis et Saint-Jacques.

C'est à la fin du XVIII^e siècle, en Estrie et dans Lanaudière surtout, qu'on voit se multiplier les maisons-blocs. Les loyalistes venus des États-Unis après la révolution de 1776 y instaurèrent cette

Une «maison-bloc» à Saint-Esprit: la maison Allard. Dessin tiré de Habitation rurale du Québec, p. 198-199.

forme d'architecture (*connected architecture*), alors fort répandue en Nouvelle-Angleterre.

La maison-bloc relève d'un concept purement fonctionnel. Le logement du fermier donne sur la route tandis que les dépendances (remise, garage, grange, écurie, etc.) se trouvent juxtaposées à l'arrière. En général, c'est la cuisine qui fait le lien entre le logement et les bâtiments de ferme. L'ensemble prend souvent la forme d'un T ou d'un L. Selon l'époque de sa construction, le bâtiment emprunte ses traits architecturaux à l'habitation traditionnelle, avec son toit à deux versants, ou à la grande maison cubique du XX^e siècle en passant par la maison au toit mansardé et aux formes éclectiques.





*Le moulin neuf (1850),
auquel on a redonné sa volumétrie
d'origine en 1978, loge le Centre
culturel de Terrebonne.
(photo: B. Ostiguy)*

L'ÎLE DES MOULINS

L'île des Moulins, à Terrebonne, est l'un des premiers centres pré-industriels de la région de Montréal. On y trouve déjà au début du XVIII^e siècle un moulin à scie et un moulin à farine qui exploitent l'énergie hydraulique de la rivière des Mille Îles. L'activité industrielle y sera toujours prédominante, mais la fonction résidentielle s'y maintiendra jusqu'en 1973, année où le ministère des Affaires culturelles fait l'acquisition du site. Un projet global de restauration, déposé l'année suivante, veut faire de l'île, après Place-Royale à Québec, le deuxième projet en importance au Québec, en matière de restauration historique. En raison des réticences qu'ont manifestées les groupes de pression quant à ce concept de restauration et ses coûts prohibitifs, seule une partie des travaux a pu être réalisée. Ce retard dans la mise en valeur de l'architecture ancienne de l'île aura toutefois permis de dévier du concept de départ et de générer des idées nouvelles en ce qui a trait aux pratiques de la restauration. Aujourd'hui, ce site peut être considéré comme un des bons exemples de l'évolution des théories de la restauration au Québec.

Parmi les bâtiments de l'île, l'ancien bureau seigneurial est celui qui a le moins subi l'outrage du temps. La restauration en 1978 de cette grande « maison de ville » du milieu du XIX^e siècle a donc été minimale. On a remarquablement mis en valeur le riche décor de boiseries et la belle quincaillerie d'époque. Le Centre d'interprétation historique de Terrebonne occupe maintenant l'édifice.

Toujours en 1978, une intervention assez controversée redonnait au moulin neuf (1850) sa volumétrie d'origine, effaçant de la sorte les traces successives de son évolution. Le moulin neuf loge le Centre culturel de Terrebonne.

Une des réalisations les plus intéressantes sur le site de l'île des Moulins sera la mise en valeur en 1985 des vestiges du moulin à scie (1804) et la restauration du moulin à farine (1846) par la firme d'architectes Blouin et Associés. Ici, la création contemporaine s'affirme pleinement tout en intégrant de manière fort sensible les composantes architecturales anciennes, les anciens équipements mécaniques et l'environnement naturel. Les nouveaux espaces au riche potentiel imaginaire et didactique sont occupés par la bibliothèque municipale de Terrebonne.



*Les engrenages de l'ancien moulin à farine
(1846) ont été réinstallés dans l'édifice restauré
qui abrite la bibliothèque municipale de Terre-
bonne. (photo: ministère des Affaires culturelles)*

La boulangerie (1803), le plus vieux bâtiment de l'île, s'apparente par son volume et sa sobriété aux constructions du Régime français. Elle n'a pas encore été touchée par ce grand mouvement de restauration. Un projet de plus attend donc les propriétaires de ce site d'une grande harmonie, où l'agencement des bâtiments crée des places pittoresques avec des points de vue sur la rivière et sur les rapides.



Un séchoir à tabac traditionnel, à Saint-Thomas, en 1953.
(photo: Office du film du Québec, ANQQ)

LES SÉCHOIRS À TABAC

Lanaudière est réputée pour ses terres sablonneuses propices à la culture du tabac. Pour cette raison, plusieurs municipalités ont privilégié ce type de culture. D'ailleurs, le village de Saint-Thomas est reconnu comme la capitale du tabac jaune (cigarette) au Québec.

La culture du tabac a façonné le paysage lanaudois avec ses terres bordées de boisés protégeant les plants fragiles et, aussi, avec la forme particulière des séchoirs à tabac. Ces bâtiments essentiellement fonctionnels, de forme rectangulaire et coiffés d'un toit à pignons, sont construits en bois. Le système de chauffage et de ventilation se trouve dans une sorte de gaine suspendue à l'arrière du bâtiment. Les séchoirs à tabac ont à peu près tous les mêmes dimensions: six mètres de large sur sept mètres et demi de long sur six à neuf mètres de haut. À

l'intérieur, la structure est conçue pour recevoir des lattes de bois où sont attachées les feuilles de tabac à sécher. On y trouve cinq à sept niveaux de suspension. Grâce à un système d'ouvertures munies de volets, on peut régler le taux d'humidité. Le processus de séchage, qui dure environ une semaine, s'effectue au moyen d'une soufflerie à air chaud.

Cette architecture facilement identifiable tend à disparaître avec le perfectionnement des méthodes de séchage du tabac et le déclin de cette industrie. Depuis une dizaine d'années, des abris rectangulaires et plats en acier galvanisé remplacent peu à peu les séchoirs traditionnels. Leur soufflerie à air chaud forcé permet un séchage plus uniforme et un système de suspension en tiges d'acier élimine une bonne partie de la manutention.

LE MANOIR DE MASCOUCHE

En 1647, la Compagnie de la Nouvelle-France concède une vaste étendue de terre le long du Saint-Laurent à Pierre Le Gardeur de Repentigny. Comme ce dernier, ses héritiers et ses successeurs ne peuvent habiter la seigneurie, il n'y aura aucun manoir seigneurial à Mascouche durant toute la période du Régime français. Entre 1724 et 1765, un moulin à scie est construit puis, entre 1766 et 1785, un moulin à farine vient compléter les installations. Ce n'est que vers 1830¹, sous le Régime anglais, que le seigneur John Pangman fera construire le manoir de Mascouche sur le site des moulins de la seigneurie de Repentigny.

De 1881 à 1932, le domaine se transforme en exploitation agricole et, avec la naissance de l'industrie du bois, la scierie connaît une activité intense. Peu de modifications sont apportées à l'architecture du manoir de Mascouche, qui avait alors les caractéristiques de la maison traditionnelle québécoise. Le bâtiment se présentait sous une forme irrégulière et le corps principal était constitué d'un long rectangle flanqué de deux ailes perpendiculaires. Une galerie parcourait toute la façade au rez-de-chaussée et un larmier soutenu par des colonnes de bois la protégeait des intempéries. Le toit à deux versants, muni de quatre cheminées, était recouvert de tôle. La dénivellation du terrain déga-



geait le soubassement. Les murs étaient faits de moellons revêtus d'un crépi ou de planches de pin. Le rez-de-chaussée comprenait dix-huit pièces réparties de chaque côté d'un couloir central. Deux escaliers donnaient accès à l'étage qui comportait neuf pièces. Les deux ailes n'avaient qu'une seule pièce chacune.

En 1930, Mme Arthur Colville acquiert la propriété et donne au manoir l'apparence d'une gentilhommière française du XVII^e siècle. À partir d'éléments architecturaux empruntés à la Bretagne et à la Normandie, le bâtiment subit des transformations majeures qui respectent peu le style originel. On apporte beaucoup de soin à l'aménagement intérieur pour en faire une maison de campagne cossue et raffinée. L'ordonnance des pièces est complètement modifiée. L'aménagement du terrain est aussi entièrement repensé. Aussi après les travaux, le

En 1930, Mme Arthur Colville transforme le manoir en une charmante gentilhommière française. Les téléphiles avertis y reconnaîtront le château de la «riche héritière» du téléroman Les belles histoires des Pays-d'en-Haut. (photo: Éditeur officiel du Québec)

domaine devient-il essentiellement un lieu de villégiature.

Les frères de Saint-Gabriel achètent le domaine en 1959 et y établissent un juvénat. De nouveaux bâtiments sont annexés au manoir, modifiant profondément son aspect. Il est en outre à demi occulté par un gymnase construit en 1963. Son intégrité architecturale est irrémédiablement altérée. Depuis 1970, le juvénat loge une école secondaire publique.

1. Selon le rapport d'évaluation patrimoniale du domaine de Mascouche effectuée en 1987 par la firme Ethnoscop, le ministère des Affaires culturelles et la Ville de Mascouche.

LA MAISON PROVINCIALE DES CLERCS DE SAINT-VIATEUR

À Joliette, la maison provinciale des clercs de Saint-Viateur, vaste complexe à l'architecture remarquable, s'élève à proximité de la rivière L'Assomption. Construit entre 1939 et 1941, l'édifice rappelle un monastère allemand du Moyen Âge. On doit au père Wilfrid Corbeil la conception de l'édifice dont les architectes Gérard et René Charbonneau ont préparé les plans et devis. L'ensemble, qui remplace les bâtiments incendiés quelques années auparavant, est formé de deux ailes reliées par un passage couvert. Les murs sont revêtus de pierre de taille bosselée provenant des rives de la rivière, et certaines des toitures sont recouvertes de cuivre.

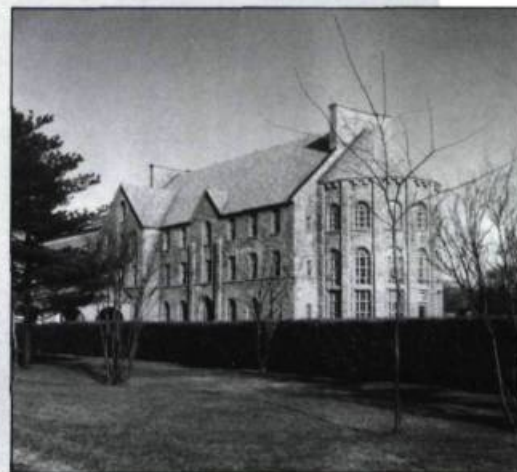
L'aile gauche possède une galerie à arcades intégrée au corps de l'édifice. Elle abrite des salles au rez-de-chaussée et des chambres aux étages. Un petit clocher chevauche le toit.

L'aile droite nommée «Maison Champagneur», qui loge les prêtres retraités, est reliée à la partie centrale par un passage couvert dont les arches laissent entrevoir une cour intérieure. Une tour accolée au mur-pignon et largement fenêtrée abrite des salons à chaque niveau. Sous le portail cintré de l'entrée principale, un tympan sculpté dans la pierre représente Saint-Viateur entouré d'anges. Le corps central de l'édifice est surmonté d'une tour carrée au toit à quatre versants dominé par une croix. Cette partie loge un vaste hall et un escalier monumental qui mène à la chapelle.



Le père Wilfrid Corbeil c.s.v. (1893-1979) a conçu cet édifice en s'inspirant d'un monastère médiéval allemand. Les architectes Gérard et René Charbonneau, de Montréal, ont préparé les plans et devis de l'édifice qui sera construit entre 1939 et 1941. (photo: IBC)

La chapelle est une adaptation de l'église allemande de Frielingsdorff. Malgré leur apparence tout à fait médiévale, les colonnes et les voûtes aux lignes ogivales sont formées de treillis métallique enduit de mortier; de plus, tout l'appareillage est suspendu au toit en béton armé de la chapelle. Les vitraux, faits de verre coloré dans la masse, ont été conçus par Marius Plamondon et fabriqués par la Maison O'Shea de Montréal. Plamondon a également conçu le chemin de croix. Cette chapelle aux admirables proportions est en outre meublée et décorée d'œuvres de grande valeur.



C'est pour vous que nous sommes là!

MARTIN

LIBRAIRIE · PAPETERIE 598 ST-VIATEUR, JOLIETTE, J6E 3B7 (514) 759-2822

L'ÉGLISE SAINTE-GENEVIÈVE

L'église Sainte-Geneviève de Berthierville fut édifée entre 1781 et 1787. Elle est une des plus anciennes du Québec (18^e rang). À l'origine, l'église adoptait un plan en croix latine – avec transepts – et sa façade ne comportait qu'un clocher central chevauchant le pignon. Son apparence actuelle lui vient de transformations successives. Les deux clochers traditionnels à double lanterne et à claire-voie ont été ajoutés en 1810. Leur élégance et leur légèreté contrastent avec l'ordonnance rigoureuse, tout académique, de la façade haussée en 1818. En 1841 la sacristie est allongée et, trois ans plus tard, l'église est élargie par l'abattement des murs latéraux et leur reconstruction dans l'alignement des tours et des chapelles des transepts. En 1874, les lucarnes dans le toit en croupe des anciens transepts ont ajouté une touche inédite à l'ensemble.



La façade de l'église Sainte-Geneviève de Berthierville est entièrement remaniée au début du XIX^e siècle. Les deux clochers traditionnels sont érigés en 1810 tandis que la façade est haussée huit ans plus tard. (photo: Office du film du Québec, ANQQ)



Le décor intérieur de ce monument, réalisé entre 1821 et 1830 par Amable Gauthier et Alexis Millette, deux disciples de Louis Quévillon, est d'une grande richesse, démontrant souvent une virtuosité exceptionnelle. Certains éléments de l'ornementation ont été exécutés par d'autres artistes de renom: le maître-autel réalisé par Gilles Bolvin en 1760, le tableau de Sainte-Geneviève, oeuvre de l'école française du XVIII^e siècle et plusieurs tableaux du chœur, peints par Louis Dulongpré en 1797.

On doit la réalisation du décor intérieur à deux disciples de Quévillon: Amable Gauthier et Alexis Millette. Les travaux ont été exécutés entre 1821 et 1830. (photo: IBC)



Seuls le clocher et les fenêtres cintrées permettent de différencier ce temple d'une habitation.
(photo: Université Laval)

LA CHAPELLE CUTHBERT

Située à Berthier, la chapelle Cuthbert (chapelle Saint-André, patron des Écossais) fut construite entre 1786 et 1789 par le maçon Antoine Selton et le menuisier Pierre Fouré dit Vadeboncoeur, d'après la commande de James Cuthbert, aide de camp du général Wolfe à l'époque de la bataille des plaines d'Abraham.

Premier temple presbytérien du Bas-Canada et deuxième du Canada, son architecture est sobre et équilibrée. Seuls le clocher et les fenêtres cintrées permettent de différencier ce temple d'une habitation. À l'encontre de la plupart des églises, les portes se trouvent sur les murs latéraux et non sur la façade-pignon. Les murs sont construits de pierres des champs revêtues de crépi alors que le toit est recouvert de bardeaux de cèdre. Les fenêtres sont encadrées de pierres de taille et pourvues de volets, comme pour une habitation traditionnelle.

La chapelle Saint-André, construite pour le seigneur James Cuthbert entre 1786 et 1789, est le premier temple presbytérien du Bas-Canada. (photo: Université Laval)

À l'intérieur il n'y avait pas de bancs et les fidèles prenaient place sur des chaises lors des cérémonies. La chaire, fixée au mur, était couronnée d'un dais. Sous la tribune réservée aux serviteurs des Cuthbert, à l'extrémité ouest, plusieurs membres de la famille Cuthbert ont été inhumés. En 1866, on a transporté leurs restes dans le nouveau cimetière protestant de Berthier.

À la fin du XIX^e siècle, le temple est laissé à l'abandon. Le gouvernement du Québec s'en porte acquéreur en 1927, mais le bâtiment se trouve alors dans un état de détérioration avancée. En 1958, l'église est classée monument historique, puis restaurée une première fois. La restauration de l'édifice, fort réussie, a été achevée en 1978.



Bernard-F. Clavel, architecte et urbaniste, et Carol Roy, anthropologue et urbaniste, oeuvrent en pratique privée dans la région de Lanaudière.

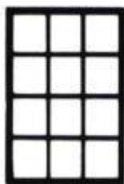
Fine menuiserie

Reproduction de portes,

fenêtres, moulures anciennes.

Meubles - pin et bois franc

Etablie depuis 1939



*Atelier de Bois Ouvré
Manuel Rose Inc.*

François Rose, prés.

4030 PRINCIPALE, ST-FELIX DE VALOIS CO. BERTHIER - J0K 2M0
Atl. (514) 889-2677 Rés. (514) 889-4158